

D'un modèle à l'autre, les théories interprètent le monde —
Alain Touraine
La voix du Sujet

Jean Carette

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Carette, J. (1994). D'un modèle à l'autre, les théories interprètent le monde — Alain Touraine : la voix du Sujet. *Nuit blanche*, (56), 40–43.

D'un modèle à l'autre, les théories interprètent le monde

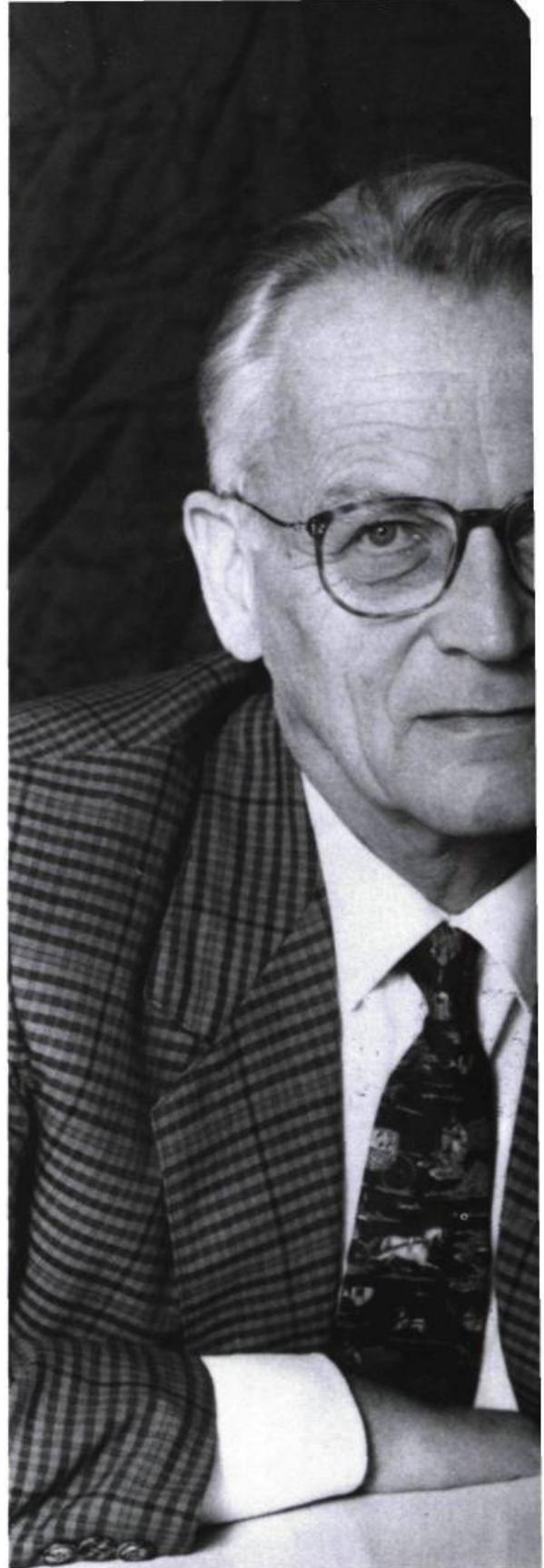
Ils construisent le monde, les penseurs...et le déconstruisent. Les modèles explicatifs qu'ils en donnent sont hypothèses qui alimentent la réflexion, nourrissent la sédition suscitant des théories nouvelles, même si, parfois, souvent, elles reprennent les idées d'hier ou d'avant-hier toujours vivantes. C'est cela la vie de l'esprit et greffer le nôtre aux meilleures sources nous amène toujours plus loin, plus profond.

Guidés par Alain Touraine, nous verrons s'étioler le mythe de l'unité de l'homme et du monde basé sur la négation de l'intériorité du sujet au profit de la raison objective, se dessiner, avec la modernité, le retour à un dualisme non plus chrétien mais cartésien du sujet et de l'objet. Retour en force donc du sujet je, acteur, des sujets, acteurs véritables dans la cité démocratique, différents mais semblables et s'acceptant ainsi.

Notre réflexion sur la démocratie se poursuivra avec Laurent Laplante qui, dans des essais publiés récemment, retrouve illustrés les critères de base de la vie démocratique que sont l'éthique, la solidarité, le sens de la responsabilité pour la pensée.

Elle trouvera en Charles Taylor un autre guide éclairé. Interrogé sur une situation celle du Québec contemporain, le philosophe sait mettre en lumière les grands principes de la démocratie, le jeu de l'identité et de la reconnaissance, ce qui est étranger, le piège de l'exclusion.

Albert Jacquard enfin, si préoccupé d'égalité dans la différence, explore plus particulièrement la formation à l'autonomie et à la responsabilité, ainsi que le rôle et l'exercice de la liberté où la science a acquis de nouveaux pouvoirs.



Alain Touraine



photo : John Foley / Olympe

Alain Touraine

La voix du Sujet

À quoi sert la sociologie? À comprendre l'action de la société sur elle-même, bien sûr, mais surtout à intervenir pour que les hommes et les femmes qui composent cette société puissent s'y comporter en acteurs véritables, loin des valeurs ou des pouvoirs qui leur imposent une factice unité d'explication et de domination. Depuis près de quarante ans, Alain Touraine contribue à cette activation des sujets, contre la logique univoque du marché ou de l'entreprise et contre les obsessions de l'intégrisme identitaire. Notre collaborateur Jean Carrette a rencontré Alain Touraine à Paris.

Nuit blanche : Dans Critique de la modernité, votre dernier livre, avant de nous inciter à «écouter la voix du Sujet», vous vous attachez à démontrer que l'histoire du rationalisme occidental n'est pas une histoire raisonnable.

Alain Touraine : J'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait dans la culture occidentale une tendance très forte, j'ai presque envie de dire un grand rêve : la recherche de la correspondance, de la transparence mutuelle de l'homme et du monde. Or, toute intégration de l'homme et du monde doit se faire par l'élimination du moi, par un passage à l'universel, un universel qui soit en même temps naturel. Le propre de la pensée occidentale, c'est que la seule manière à la fois universaliste et naturaliste de faire communiquer l'homme et le monde, c'est la raison. Généralement, dans notre vocabulaire occidental, au lieu de parler de Dieu, par exemple, expression qui a tellement de sens qu'on ne sait jamais de qui on parle, on dit plutôt Logos, la parole. Dieu est un architecte, un mathématicien :

le monde a été créé rationnellement par un être rationnel; la preuve, c'est qu'il y a des lois de la nature. De plus ma raison — ô miracle! — comprend ces lois; elle est faite comme la nature, elle répond à la même logique. C'est la grande idée du rationalisme moderne, y compris dans sa forme la plus récente, à savoir le structuralisme. Et bien sûr, cela entraîne l'élimination du moi, du sujet, de l'intériorité. Non pas que ça n'existe pas, mais c'est ce dont il faut se débarrasser, tout comme il faut éliminer les passions, par la raison ou par l'éducation.

N.B. : Selon ce même modèle, la société aussi doit devenir une construction rationnelle.

A. T. : J'ajoute en effet, et c'est évidemment essentiel pour un sociologue, que la modernité classique a dit avec une force extraordinaire que cette communication entre l'homme intérieur et le monde extérieur, la nature, ne peut se faire que par l'intermédiaire de la société. Il faut créer une société, de son vrai nom une «république» — depuis ▶

sabilité: dix livres importants

**tion particulière bien concrète,
cipes qui régissent les compor-
ui de l'altérité qui ne rend pas**

**articulièremment le terrain de la
rté individuelle dans un monde**

Machiavel, c'est vraiment de cela qu'il s'agit — qui soit à la fois rationnelle et naturelle et qui soit le contraire d'une culture. La pensée française s'est engagée à fond dans cette voie : l'artificialité, c'est-à-dire le caractère rationaliste de la construction politique, doit se faire en rupture avec tout le culturel : ce qui donne la «souveraineté populaire», la «volonté générale», le «Contrat social», la «Déclaration des droits de l'homme et du citoyen», la «Révolution française». Le monde moderne s'est ainsi fait, en remplaçant l'irrationnel par le monde rationnel et par le monde de la loi : la raison, la loi, le Grand Architecte. Très franc-maçon, non ?

«Car l'individu n'est Sujet que par la maîtrise de ses œuvres, qui lui résistent. Cette résistance est positive dans la mesure où elle est rationalisation, car la Raison est aussi l'instrument de la liberté; elle est négative dans la mesure où la rationalisation est dominée et utilisée par des maîtres, des modernisateurs, technocrates ou bureaucrates, qui s'en servent pour imposer leur pouvoir à ceux qu'ils transforment en instruments de production ou de consommation.»

Critique de la modernité, p. 245.

L'unité, un mythe

N.B. : En fait, il s'agit depuis d'une unité perdue à retrouver.

A. T. : Il faut bien dire que nous vivons cette unité nostalgiquement depuis la fin du XVIII^e siècle. Le monde moderne, c'est en effet la rupture de cette unité : par exemple, les rapports sociaux de production qui entrent en contradiction avec les forces productives, avec la nature, et le grand rêve de Karl Marx et de Georg Wilhelm Friedrich Hegel est de revenir à cette unité perdue. Que ce soit dans la tradition rationaliste anglo-française ou dans celle de la philosophie de l'histoire à l'allemande au XIX^e siècle, tous ne rêvent que de la grande réconciliation. Je finis par trouver ça émouvant de grandeur, même si c'est ce contre quoi je me bats... Au fond, on y retrouve peut-être le mythe grec : l'homme, le monde, la société, même combat ; et les écolos d'aujourd'hui semblent vouloir revenir à une société aussi réconciliée, à une attitude aussi rationaliste. Je pense, pour reprendre le mot de Jean-François Lyotard, que c'est le plus grand des grands «récits» occidentaux. C'est

l'histoire du monde racontée aux enfants, et je salue bien bas cette présentation narrative et rationnelle... avant de l'attaquer !

N.B. : Cette nostalgie se nourrit d'illusions : pourquoi ?

A. T. : Nous sommes objectivement bien loin de cette vision des choses pour trois raisons principales que j'ai exposées dans mon livre. J'évoque la première à travers Horkheimer et les nietzschéens post-horkheimériens, comme Foucault : ce monde de la raison est en fait devenu le monde de l'instrumentalité au service de besoins qui ne sont pas définis selon les modalités de la rationalité, mais de la consommation, au service des demandes du marché, de l'irrationnel. En se réalisant, et non en se trahissant, la société de production est devenue une société de consommation, ce qui entraîne un changement considérable. Le roi, les forteresses, les grandes expéditions, les manufactures, oui. Le grand commerce, le supermarché, c'est quand même autre chose, puisque là on va plutôt jouer sur l'imitation sociale, la séduction érotique, le dépaysement, etc.

Deuxième raison, la plus classique : ce monde de la raison n'est pas seulement au service des besoins, il est aussi pouvoir. Impossible de ne pas faire une place à ce thème très fort : la rationalisation, c'est aussi Taylor qui emmerde les ouvriers, ce qui n'est pas marginal.

Troisième raison : le thème de la Nation, tel qu'il s'est développé au temps de la guerre d'Indépendance américaine et de la Révolution française, en fait celui du conflit entre la nation et la raison. Nation est devenu nationalisme, souvent de manière négative ou agressive, parfois même de manière totalitaire.

L'ancien modèle est désormais cassé : il y a le monde de la consommation, le monde du pouvoir, le monde des appartenances nationales et religieuses.

N.B. : Au fond, le modèle n'a pas résisté à l'épreuve des faits.

A. T. : Quand je regarde le monde d'aujourd'hui, ma réaction première est d'être anti-Fukuyama, c'est-à-dire de m'opposer à l'idée d'un consensus qui se serait finalement fait sur des modèles assez rationnels, comme celui de la fin de l'Histoire à travers G.W.F. Hegel. Nous sommes dans un monde non pas réconcilié, mais tellement di-

visé qu'il n'est même plus capable de produire des conflits : totale est la coupure entre le monde d'une rationalité devenue instrumentale et de pouvoir et celui des identités obsessionnelles, des tribus et des ayatollahs. Notre monde est éclaté, entre le Nord et le Sud, mais aussi d'une rue à l'autre et même probablement à l'intérieur de chaque individu. Il n'y a plus de système intégré de normes et le modèle rationaliste de l'homme naturel doit être faux et insuffisant puisqu'il a éclaté.

«La réponse précise qu'apporte ce livre est que la raison et le Sujet, qui peuvent en effet devenir étrangers ou hostiles l'un à l'autre, peuvent aussi s'unir et que l'agent de cette union est le mouvement social, c'est-à-dire la transformation de la défense personnelle et culturelle du Sujet en action collective dirigée contre le pouvoir qui soumet la raison à ses intérêts. Ainsi se trouve réanimé un espace social qui semblait vidé de tout contenu, entre une économie mondialisée et une culture privatisée. Autant l'ancienne définition de la vie sociale comme ensemble de correspondances entre institutions et mécanismes de socialisation est définitivement détruite par la modernité triomphante, autant les contenus réels de celle-ci dépendent de plus en plus de la capacité qu'ont les mouvements sociaux, porteurs de l'affirmation du Sujet, de refouler à la fois la puissance des appareils et l'obsession de l'identité. C'est autour de cette identification des notions de Sujet et de mouvement social qu'a été construite la troisième partie de ce livre.»

Critique de la modernité, p. 430.

Le retour du dualisme

N.B. : Comment réagir contre cet éclatement ?

A. T. : Il faut revenir au modèle théorique de la modernité selon lequel il y avait au fond deux mondes, l'Ici-bas et l'Au-delà qu'il fallait unifier. Ce qui a défini la société prémoderne, c'était l'identification d'un ordre naturel et d'un ordre finalisé : le monde avait été créé rationnellement, mais par Dieu. Je pense au contraire que ce qui constitue la modernité, c'est le déchirement entre d'un côté la Renaissance, l'esprit scientifique et les architectes italiens, de l'autre Luther et le retour au Sujet, celui-ci s'annulant en Dieu. C'est pour-

quoi j'associe la modernité au triomphe de l'augustinisme. Saint Augustin, Luther, Descartes, c'est l'équipe de choc de la modernité ! Évidemment, mon héros, c'est Descartes, parce que c'est lui qui a dit : il y a vraiment deux mondes, le Sujet et l'Objet. Beaucoup se veulent aujourd'hui anti-cartésiens. Je me veux procartésien parce qu'il est l'homme de la dualité. C'est cette dualité de la Renaissance et de la Réforme qui nous constitue. Alors que j'évoquais tout à l'heure le mythe grec, je dirais que je suis du côté du mythe chrétien, du mythe monothéiste : la séparation du spirituel et du temporel — «Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu» — est fondamentale. Pour moi, la modernité, c'est le moment où «l'homme intérieur», pour reprendre une expression de saint Augustin, relève d'une autre logique que la nature extérieure.

Sujet et mouvement social

N.B. : Mais c'est aussi la période où le Moi est l'objet de toutes les manipulations.

A. T. : Ce qui se passe dans la modernité, c'est que plus il y a emprise du pouvoir sur les pratiques, plus la vieille image du Moi — «Je suis maître de moi comme de l'univers...» — se casse pour être remplacée par le Soi, le Self, c'est-à-dire les rôles tels qu'ils sont définis par la logique du système qui est un système de domination. Le Moi se casse mais, face au Soi manipulé, on voit émerger le Je, le Sujet. Le Sujet, c'est la volonté d'un individu d'être un acteur. Un acteur, c'est celui, individu ou groupe, qui modifie son environnement plus qu'il n'est déterminé par lui, qui change le jeu et ses règles, qui discute, négocie, gouverne, etc. Le mouvement de la modernité est un mouvement conflictuel. Le point d'arrivée de ma pensée est au fond d'associer l'un à l'autre deux thèmes que j'ai développés dans ma vie, le thème du Sujet et celui du mouvement social. Le Sujet, c'est le mouvement social. La raison d'être du mouvement social, c'est l'affirmation du Sujet. Le Sujet est un dissident, un résistant. Ma réponse à Foucault c'est que, justement, plus on entre dans cette société de microphysique du pouvoir, de manipulation, plus le Sujet émerge. Et c'est parce que nous sommes dans une société postindustrielle, c'est-à-dire où la production de biens symboliques est deve-

nue plus importante que celle des biens matériels, parce qu'on fabrique des personnalités, des selfs, par la médecine, la télévision, l'école, etc., que l'affirmation du Sujet est essentielle. La distance entre les deux grandes visions, celle du rationalisme et celle de la découverte du Sujet, est déjà grande au XVII^e siècle. Mais Pascal est à la fois le mathématicien et le tenant de l'ordre de la charité contre celui de la raison. Quant à Descartes, il est à la fois le mathématicien et l'homme du traité *Les passions de l'âme*, le sexologue qui conseille la princesse Elizabeth. Les choses vont aller se séparant jusqu'à la Révolution française, où va s'opérer la grande séparation, par la suite accentuée avec tous les mouvements sociaux. Face au socialisme, qui est une vision intégratrice du monde, le mouvement ouvrier est une affirmation du Sujet. Aujourd'hui, ces deux tendances sont encore plus vivement opposées.

N.B. : Est-ce que le Sujet ne s'affirme que par opposition, que négativement, que par lutte contre les selfs ?

A. T. : Non, il faut aussi qu'il y ait une affirmation positive. Le Sujet ne s'affirme que par la reconnaissance d'un autre comme sujet. Le sujet est dissident et résistant, mais il est aussi amoureux. Ce qui est moderne aujourd'hui, ce n'est pas de faire triompher l'universel sur le particulier ; c'est de vivre la plus grande diversité possible de combinaisons entre des principes universels et des histoires particulières... La modernité, c'est la capacité de récapituler... Je suis très heureux de voir des étudiants faire cette recherche de l'universel dans un autre particulier, cette découverte amoureuse de l'autre, cette découverte du sens de l'altérité jumelée à l'appartenance solidaire à la même humanité, au sens de l'unité du monde dans sa diversité. C'est ça, la grande modernité, par opposition à un monde architectural et laplacien.

N.B. : Comment vous situer par rapport à l'école personnaliste ?

A. T. : Le mot de personne au sens strict se situe très loin de celui de Sujet : c'est *persona*, le masque, le rôle. Ce que je reproche à l'expression de personne, c'est de vouloir le beurre et l'argent du beurre, d'évoquer à la fois le Sujet et le Moi, alors que le Sujet n'existe comme force qu'à partir de la destruction du Moi. Il fallait que le Moi soit détruit par Sigmund Freud pour qu'on puisse commencer à penser le

Sujet. C'est pourquoi j'ai commencé la deuxième partie de mon livre en rapprochant et en opposant Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud : Nietzsche est pour moi celui qui se rejette vers l'arrière à la recherche de l'Un, tandis que Freud est au contraire celui qui, ayant détruit le Moi, va s'interroger, sans apporter une réponse claire, sur les manières de faire émerger un *Ich* qui ne soit pas le Moi.

N.B. : Votre Critique de la modernité est donc un effort de recomposition dialectique entre deux mondes qui vont en se séparant de plus en plus.

A. T. : Il y a le monde de la rationalisation et le monde des communautés. La seule chose qui soit un principe central, c'est la liberté du sujet personnel. Elle a besoin de la rationalité, elle a besoin de la communauté. Mais la communauté sans liberté personnelle et la rationalité sans liberté personnelle se dégradent. Le fléau de la balance, c'est le Sujet. Il y a donc quand même un principe de recomposition autour du thème du Sujet, de la liberté et de la responsabilité du Sujet, autour de ce que nous appelons les Droits de l'homme, même si l'expression est galvaudée. ■

Entrevue réalisée par
Jean Carette

Alain Touraine a publié, entre autres ouvrages : *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*, CNRS, 1955 ; *Ouvriers et syndicats d'Amérique latine*, sous la dir. d'Alain Touraine, revue *Sociologie du travail*, Seuil, 1961 ; *Ouvriers d'origine agricole*, avec O. Ragazzi, Seuil, 1961 ; *Sociologie de l'action*, Seuil, 1965 ; *La conscience ouvrière*, Seuil, 1966 ; *Le communisme utopique, Le mouvement de Mai 1968*, Seuil, 1968, «Points Politique», Seuil, 1972 ; *La société post-industrielle*, Denoël, 1969 ; *Un observateur à Moscou*, «L'histoire immédiate», Seuil, 1970 ; *Université et société aux États-Unis*, Seuil, 1972 ; *Production de la société*, Seuil, 1973 ; *Vie et mort du Chili populaire*, «L'histoire immédiate», Seuil, 1973 ; *Pour la sociologie*, «Points Essais», Seuil, 1974 ; *Lettres à une étudiante*, Seuil, 1974, «Points Politique», Seuil, 1976 ; *La société invisible, Regards (1974-1976)*, Seuil, 1977 ; *Les sociétés dépendantes*, Duculot, 1976 ; *Un désir d'histoire*, «Les grands auteurs», Stock, 1977 ; *La voix et le regard*, Seuil, 1978 ; *Lutte étudiante*, avec François Dubet, Zsuzsa Hegedus et Michel Wieviorka, Seuil, 1978 ; *Mort d'une gauche*, Galilée, 1979 ; *La prophétie anti-nucléaire*, avec Zsuzsa Hegedus, François Dubet et Michel Wieviorka, Seuil, 1980 ; *L'après-socialisme*, Grasset, 1980, «Pluriel», Hachette, 1983 ; *Le pays contre l'État*, avec François Dubet, Zsuzsa Hegedus et Michel Wieviorka, Seuil, 1981 ; *Solidarité, Analyse d'un mouvement social, Pologne 1980-1981*, avec François Dubet, Zsuzsa Hegedus et Michel Wieviorka, Fayard, 1982 ; *Le retour de l'acteur, Essai de sociologie*, Fayard 1984 et 1989 ; *Le mouvement ouvrier*, François Dubet et Michel Wieviorka, Fayard, 1984 ; *La parole et le sang, Politique et société en Amérique latine*, Odile Jacob, 1988 ; *Critique de la modernité*, Fayard, 1992.